

EXPÉRIENCES MIGRATOIRES COMME SOURCE D'INSPIRATION AUTOBIOGRAPHIQUE AU TCHAD

[MIGRATORIES EXPERIMENTS AS SOURCES OF AUTOBIOGRAPHICAL INSPIRATION IN CHAD]

Emmanuel KALPET

École Normale Supérieure de Bongor, Chad

Copyright © 2019 ISSR Journals. This is an open access article distributed under the *Creative Commons Attribution License*, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original work is properly cited.

ABSTRACT: The autobiography takes place of choice in Chadian literature field. Relatively to this personal form of writing, Chadians writers inspire to their memory migratory experiments to constitute writing documentations. In fact, from the bad social welfare that obligated to cross the border of the country to get wellbeing. Finally, the evaluations have done in African or European area raise the subjectivity, in the measure where each autobiographer do not interest to behavior of the spectacles. These justify the disparity and the contrast in perception of images. From their stained vicissitude adventure, they have all taken conscience and have decided to get back, in hope to bring benefits to their country the multiples acquired experiences.

KEYWORDS: Chad, francophone literature, autobiography, migration, inspiration sources.

RÉSUMÉ: L'autobiographie occupe une place de choix dans le champ littéraire tchadien. En recourant à cette forme d'écriture du moi, les auteurs tchadiens s'inspirent des souvenirs de leurs expériences migratoires pour constituer la trame de leurs récits. Ainsi, il ressort que le mal être social est la raison qui les a obligés à traverser les frontières du pays en quête du bien-être. Dans leurs pérégrinations, ces auteurs ont pu poser un regard sur les espaces parcourus. Au final, qu'il s'agisse de l'espace européen ou africain, les évaluations qu'ils ont faites de ces espaces relèvent de la subjectivité, dans la mesure où chaque autobiographe ne s'est intéressé qu'aux spectacles relevant de ses goûts. C'est ce qui justifie la disparité, voire le contraste dans la perception des images. Au terme de leur aventure teintée de vicissitudes, ils ont tous pris conscience et ont décidé d'amorcer le retour, dans l'espoir de porter aux bénéfiques de leur pays les multiples expériences acquises.

MOTS-CLEFS: Tchad, littérature francophone, autobiographie, migration, source d'inspiration.

1 INTRODUCTION

La littérature écrite d'expression française du Tchad est très récente. Elle a vu le jour en 1962 avec la parution du recueil de contes de Joseph Brahim Seid (*Au Tchad sous les étoiles*) et les pièces de Bebnoné Palou (*La dot, Kaltouma* et *Mbang gaouang*). A la suite de ces deux précurseurs se sont inscrits plusieurs autres Tchadiens dans des genres variés (roman, nouvelle, essai, autobiographie, etc) contribuant ainsi à l'essor de cette littérature. Mais de tous les genres abordés dans cet univers littéraire, force est de constater que l'autobiographie gagne en visibilité, présentant des textes dans lesquels, les personnes ayant décidé de raconter leur vie, misent sur les expériences migratoires comme sources d'inspiration. Marcel Bourdette-Donon constate cette prédilection pour ce genre paralittéraire par les auteurs tchadiens :

Des écrivains au Moi déchiré, persécuté, tiraillé par le doute et qui, contrairement autres pays où la poésie et le théâtre occupent d'emblée le premier plan, recourent naturellement à cette forme vivante qu'est l'autobiographie pour s'exprimer, témoigner de cette période de crises sociale, politique et individuelle. [1]

Ainsi, nous avons constaté qu'il y a une abondante production autobiographique dans ce champ littéraire dont, pour la plupart, le voyage constitue la trame essentielle du récit. Des hommes issus de ce pays, ont émigré pour des raisons sociales et politiques et ont décidé, par le biais de l'autobiographie, dans un style simple et sobre, de témoigner de leur aventure, de l'expérience de leur pérégrination dans des contrées lointaines. Notre motivation, en plus de questionner la récurrence d'une thématique dans un champ circonscrit, serait de voir ce que l'expérience de l'ailleurs signifie pour ces autobiographes tchadiens et, par ricochet, tenter de percer la portée idéologique de leur récit. Aussi, en ayant pour corpus des textes autobiographiques, entendons-nous proposer une nouvelle lecture de la thématique de la migration qui, jusque-là, n'a été abordée que dans les œuvres de fiction.

Plus encore, la question de la migration est vue sous l'angle d'un déplacement de l'Afrique vers l'Europe suivi, dans certains cas, d'une "migration retour" Europe-Afrique. Or, nous estimons que l'ailleurs ne peut pas forcément se mesurer qu'en terme de continent même si le mythe de l'ailleurs est fondé sur le bon-vivre et que l'Europe par rapport à l'Afrique est vue par les migrants comme « paradis à conquérir à tout prix ». Eu égard à cela, et vu que la migration dans les œuvres autobiographiques tchadiennes s'effectue, en grande partie, en Afrique, donnant lieu à une errance et/ou à une pérégrination à travers plusieurs pays africains, notre deuxième motivation est de voir la qualité de l'accueil que l'Africain réserve à son « frère » africain migrant (s'il faut considérer le mythe de l'Afrique hospitalière) en comparaison aux types d'accueil auxquels les Noirs migrants sont confrontés en Europe.

Comme matériel d'étude nous considérons les productions autobiographiques tchadiennes produites dans l'intervalle allant de 1980 à 2008. La méthode adaptée pour ce genre de travail est la thématique. La thématique donne, en effet, la possibilité d'appréhender l'expression d'un thème dans une œuvre. Cette démarche nous amènera à répondre à la question comment les autobiographes tchadiens mettent en texte leurs expériences migratoires ? De ce fait, nous analyserons les raisons ayant motivé ou obligé leur départ vers l'ailleurs, ensuite nous évaluerons leur regard sur cet ailleurs ainsi que les difficultés rencontrées et les exploits réalisés pour enfin apprécier leur réinsertion après un possible retour.

2 LES MOTIFS DU DÉPART

Nous posons pour postulat que tout déplacement implique une ambition, une dévotion qui pousse à un engagement de partir. Dans le cas d'espèce, ce désir naît généralement d'une volonté déterminante du sujet à vouloir atteindre son « eldorado » pour ainsi améliorer sa condition de vie. Cela implique le fait que l'instabilité politique, économique et sociale peut engendrer des candidatures pour le départ. Dans le cas des autobiographes tchadiens qui ont eu à parcourir le monde, les raisons ayant inspiré la quête de l'ailleurs s'inscrivent dans ce constat général inhérent à la migration. Elles peuvent varier d'un candidat à un autre ou peuvent être les mêmes suivant que le destin soit singulier ou collectif.

Ainsi, chez Hinda Deby, Nganbet Kosnaye, Antoine Bangui et Zakaria Fadoul, le motif académique est à la base du départ, lequel va céder le pas à l'errance. Dès lors, plus le niveau va croissant, plus l'éloignement s'impose comme le témoigne Zakaria Fadoul : « Plus le niveau de nos études s'élevait, plus nous nous éloignons de nos parents. » (p.54) [2]. C'est ainsi qu'à l'intérieur du pays, pour atteindre le niveau supérieur, Zakaria Fadoul commence au village, puis suit l'étape Biltine et Abéché avant d'arriver à Fort-Lamy pour la fin du cycle secondaire. Nganbet Kosnaye quitte Hollo pour Doba puis Lai ensuite Moundou et Bongor pour aussi finir à la capitale. Ahmed Kotoko suit l'itinéraire scolaire de Goulfey à Garoua en passant par Fort-Fouveau et termine à Fort-Lamy. Il faut noter que pendant la période coloniale, le parcours scolaire au Tchad se limitait au cycle secondaire. Ainsi, vouloir aller au-delà du baccalauréat implique une migration. C'est pourquoi nous avons dit que les raisons d'étude sont sources de motivation. C'est ainsi que après l'obtention de son brevet et après avoir exercé comme administrateur à la commune de Fort-Lamy puis à Bousso, Nganbet Kosnaye, mu par le désir de continuer les études dans l'espoir de suppléer aux Blancs au lendemain des indépendances, s'engage pour un voyage en France. Zakaria Fadoul quant à lui quitte le Lycée Félix Éboué pour le Congo : « Nous venons de quitter le Lycée Félix Eboué de Fort-Lamy. Nous sommes destinés à l'université de Kinshasa » [2] (p.40). Ce parcours marqué par l'échec va le prolonger au Sénégal puis au Cameroun et en France. Dans *La main sur le cœur* de même, le voyage de Hinda Deby au Togo s'inscrit dans la ligne du parachèvement des études : « J'étais arrivée à Lomé le 25 décembre 1999 et j'y suis restée deux ans. C'est dans la capitale togolaise que j'ai obtenu en 2001 mon DTS (Diplôme de Technicien du Supérieur) en Finance et Banque » (p.46) [3]. Pour elle, l'aventure se poursuivra au Maroc pour s'achever en France. Notons que comparativement aux autres, la période des études supérieures de Hinda est certes récente mais considérant le manque des institutions de l'enseignement supérieur au Tchad ainsi que de leurs conditions déplorables ne permettant pas une bonne formation, elle n'avait le choix, comme ses aînés que de partir. Pour refermer cette parenthèse,

aujourd'hui encore, beaucoup de Tchadiens continuent par traverser des frontières en quête du savoir. Cependant, tous les voyages n'ont pas nécessairement pour motivation les études.

Chez Mahamat Hassan par exemple, le motif de la migration consistait à rejoindre la rébellion (le Frolinat) au nord du Tchad en passant par le Cameroun, le Nigéria, le Niger et la Haute-Volta, l'actuel Burkina Fasso. Un départ qui marque la révolution d'un jeune pris dans la tourmente de la guerre et qui décide de s'engager militairement dans l'espoir d'apporter un changement comme le rêve de tout jeune de cette époque :

1972 : le Tchad est en pleine ébullition politique ! La révolution armée fait rage dans le nord et le nord-est ! Beaucoup de jeunes Tchadiens ont les yeux braqués sur le Frolinat ! Ce mouvement politique qui fascine est devenu un pôle d'attraction. De jeunes cadre et même des lycéens désertent leurs occupations pour les rejoindre [...] C'est en cette période mouvementée de l'histoire de notre pays que je décide moi aussi de partir. (p.11) [4]

Par ce « je » qui sonne le reflet de la collectivité, Mahamat Hassan fait de son engagement celui de tous ceux de sa génération. Cependant, le récit qui suit ne nous le montre pas en train de prendre des armes pour combattre. Il se retrouve plutôt dans des campus universitaires où il rentre nanti d'un diplôme d'étude approfondies (DEA) en Droit. Cela suppose qu'au cours du chemin les objectifs révolutionnaires ont connu échec parce qu'il ne pouvait plus atteindre le nord du Tchad mis en surveillance par des agents de renseignement. C'est pourquoi, à la motivation première se substitue une seconde qui l'invite aux études :

Au départ j'avais une idée fixe, rejoindre le Frolinat. Mais au cours de ces trois années d'exil et d'endurance, une autre idée aussi noble que la première a parallèlement fait son chemin : pourquoi ne pas parachever mes études universitaires ? [...] Après des longues hésitations, j'opte pour les études. (p.46) [4].

C'est à croire que Mahamat Hassan assimile les connaissances aux armes estimant qu'elles pourront l'aider à changer son pays d'origine en péril.

Si tous les autobiographes étaient déterminés par la nécessité de pallier à des urgences comme par exemple parachever les études pour espérer une réinsertion sociale ou aller en rébellion avec la conviction de basculer le régime en place, il faut préciser que chez Ahmed Kotoko, il ne s'agit pas d'une migration d'aventure ni d'études mais plutôt d'une migration diplomatique. C'est en tant que parlementaire de l'Union Française que Kotoko reçoit une invitation pour se rendre en France dans le but de participer aux élections à la présidence de l'Assemblée de l'Union française : « *Les élections terminées, nous avons reçus des télégrammes qui nous convoquaient en France. Je dois me préparer. Pour moi, quel événement !* » [5]

En tout état de cause, toutes ces motivations convergent vers l'ultime désir d'améliorer la condition d'origine. Et, au-delà de la quête de la vitalité pour assoupir la faim, se greffe aussi l'envie de découvrir des nouveaux horizons, confirmer ses multiples représentations qu'instaure au quotidien le mythe de l'ailleurs comme le souligne si bien Cintra Iva : « *Les touristes ne partent plus pour découvrir mais pour rencontrer un ailleurs conforme aux représentations livresques et médiatiques* » (p.75) [6]. On dira dans le cas de nos autobiographes, pour confirmer les commentaires entendus comme un Kotoko qui ne cache pas sa joie de joindre la parole à l'acte afin de certifier ainsi le statut de Paris ville lumières : « *J'étais très content d'aller en France, cette France dont on m'a parlé si souvent avec merveilles* » (p.84) [5]. Ou comme N'Gangbet Kosnaye qui ne manque pas d'exprimer son impatience de goûter à la cuisine parisienne qu'on lui a tant chanté au pays natal : « *Depuis le pays natal, on nous a vanté l'art culinaire français* » (p.141) [7]. Ou encore comme Mahamat Hassan chez qui le voyage est une opportunité pour concrétiser le rêve, rendre le virtuel réel « *Avant même de venir au Caire, je rêvais de visiter les pyramides et le musée du Caire* » (p.52) [4]. Au-delà de l'objectif principal que s'assigne le candidat au départ, tout porte à croire que le voyage est une sorte d'école qui nourrit la curiosité, amenuise les stéréotypes et donne la possibilité de commercer, d'aller à la rencontre de l'autre [2] : « *J'aime voyager, cela fait partie de ma curiosité* » témoigne volontiers Zakaria Fadoul Khitir. La curiosité, c'est évidemment cette intuition qui porte le voyageur au devant des scènes et lui offre un spectacle libre laissant ainsi toute attitude d'évaluer, de comparer, de rapporter, bref de porter un regard de Dieu.

On retiendra de ce point que les raisons qui ont amené les autobiographes tchadiens à traverser les frontières sont d'ordre social (révolution, études...) et convergent tous vers un seul but qui se résume à la quête du bien être. Mais au-delà des objectifs vitaux, le voyage c'est aussi la découverte. C'est pourquoi, nous entendons suivre le regard évaluateurs que les narrateurs ont porté sur les multiples pays visités, traversés ou dans lesquels ils ont séjourné.

3 LE REGARD DU MOI VOYAGEUR

Après une enfance marquée du sceau de la vicissitude, ces Tchadiens ont traversé les frontières. Chemin faisant, ils ont découvert l'ailleurs qui les a marqué et a forgé leur personnalité. Avec le recul du temps, ils ont jugé nécessaire de faire une introspection afin de restituer dans son contexte, les multiples expériences acquises.

Ainsi, en parlant des espaces parcourus, les narrateurs y posent un regard évaluateur en mettant l'accent sur le spectacle du monde faisant ainsi de l'espace le produit de la société dans lequel s'opposent les systèmes de valeur. Dans ces peintures réalistes, peuvent s'appréhender plusieurs idéologies découlant des interprétations diverses car comme le dit Jean Paul Sartre : « *le peintre est muet : il vous présente un taudis, c'est tout ; libre à vous d'y voir ce que vous voulez [...] toutes les pensées, tous les sentiments sont là, agglutinés sur une toile dans une indifférenciation profonde ; c'est à vous de choisir* » (pp.16-17) [8]. Ainsi, dans les différentes présentations des pays d'accueil, se dégagent des axes thématiques majeurs qui découlent des évaluations fondées sur des foyers normatifs qui orientent la perception de chacun. Ce regard traduit très souvent la volonté de saisir « les lieux étrangers » dans leurs diversités comme le dit si bien Daniel Henri pageaux : « *le récit de voyage est un acte éminemment optimiste qui redit la possibilité et la volonté du voyageur de regarder l'espace d'autres hommes pour saisir l'unité de l'esprit humain et la diversité des sociétés et des solutions de la vie collectives* » (p.32) [9].

Plusieurs textes autobiographiques tchadiens présentent des personnages en perpétuelle pérégrinations. Ces séries de voyages s'accomplissent dans des continents (Afrique, Europe, Asie) et pays (Togo, Maroc, Nigeria, Niger, Haute-volta, Côte-D'Ivoire, Congo, Égypte, France, Syrie, Liban). Dans leurs perceptions de ces espaces, il se dégage un effort conséquent d'analyse et d'interprétation des faits rencontrés. Cette interprétation et/ou analyse constitue une somme d'appréciations (positives ou négatives), de jugements (objectifs ou subjectifs). Par ce biais, les autobiographes installent et manipulent dans leurs textes, des échelles, des normes, voire des hiérarchies. Dans *Texte et idéologie*, Philippe Hamon répertorie les éléments caractéristiques de l'évaluation :

- L'évaluation émane de la relation, c'est-à-dire la comparaison qu'un narrateur ou que toute autre instance évaluante, en énoncé, instaure entre l'objet ou le sujet évalué et la norme qui est à la base de cette évaluation.
- Le point d'évaluation sur lequel se porte la norme peut donc porter sur des états (de choses ou personnages) et des actes (du ou des personnages). De là, la forme de l'évaluation se détermine par la positivité et/ou la négativité.
- Inscrivant dans le texte un « site » dont elle attribue une origine et suggère un point de vue, l'évaluation peut s'appréhender dans l'énoncé, peut être déléguée aux personnages ou prise en compte par le narrateur ; elle peut aussi être elliptique (simple comparaison des choses) ou complexe (comparaison des faisceaux de relation) (pp.103-228) [10]

Dans les textes du récit autobiographique qu'est celui de nos auteurs, l'évaluation est systématiquement assumée par le « je » narrateur. Ainsi, chacun d'eux s'inscrit dans une tendance qui consiste soit à marquer l'étonnement après une comparaison, soit de procéder à un jugement de valeur. Nous dégageons à cet effet, suivant les espaces parcourus, deux grands espaces qui donnent la synthèse du regard de l'errant : l'espace africain et l'espace européen.

Considérant de *prime a bord* l'espace européen représenté par la France, Ahmed Kotoko, N'Gangbet Kosnaye, Zakaria Fadoul et Mahamat Hassan donnent à voir diverses évaluations qui sont tantôt homogènes tantôt hétérogènes. C'est ainsi que d'un point commun, dans leurs descriptions, Paris apparaît comme une ville lumière. Rappelons que cette image de Paris ville lumière a longtemps alimenté le mythe de l'ailleurs renforçant ainsi le désir ardent chez les jeunes africains à vouloir partir. Ahmed Kotoko [5] évoque bien cet état d'esprit : « *Cette France dont on m'a parlé si souvent avec ses merveilles, ses lumières, car j'ai appris à l'école que Paris est ville-lumière !* » (p.84). Et N'Gangbet Kosnaye [7] de confirmer volontiers cette opinion générale dont l'enjeu est d'accorder une certaine suprématie à la France. Le narrateur de *Tribulations d'un jeune Tchadien* ne manque pas, à cet effet, d'exprimer son dépaysement : « *C'est le survol de Paris. Il est presque deux heures du matin. La capitale française est abondamment illuminée. Les lumières ressemblent à des étoiles jetées du ciel sur la ville. Cette ville qu'on dit la plus belle du monde* » (p.137). Au-delà du dépaysement de Kosnaye, l'expression de Zakaria Fadoul [2] décrivant la France est à la fois idyllique et hyperbolique. Face aux spectacles qui profilent à ses yeux d'un Persan de Montesquieu, il parle de la France comme étant un Paradis ou son contraire, une invention de Satan et non une construction humaine :

Tout ceci est un peu étrange pour moi et je me demande si mon frère n'a pas raison et si je ne me suis pas laissé tromper par un diable qui essaie de me faire voir des illusions [...] Paradis ou invention de Satan ? J'ouvre de grands yeux ; des écritures en rouge, des écritures en vert, des lumières et des personnes qui parlent et discutent ! C'est trop fort pour moi, je n'arrive pas à comprendre (p.62)

L'exagération appréciative de Zakaria Fadoul trouve ici tout son sens car rappelons-le, ces derniers sont issus d'un pays pauvre. Ahmed Kotoko [5] le note si bien : « *Quelle différence avec Fort-Lamy ! Un seul de ces quartiers ici est aussi grand que notre ville !* » (p.68). De même ce voyage en France est le premier, le plus long et le plus grand de leur voyage contrairement à Mahamat Hassan qui a parcouru plusieurs grands pays avant d'arriver en France. En effet, ce dernier ne témoigne aucune surprise quant à la vue parisienne qui s'offre à lui. D'ailleurs, il la qualifie d'une « ville mondaine » n'ayant « rien de particulier ».

Même si nous devons concéder à Ahmed Kotoko, N'Ganbet Kosnaye et Zakaria Fadoul l'émerveillement de l'espace parisien sur le plan architectural, industriel ou technologique, reste que le mode de vie français avec ses vices et contraintes montre

bien le revers de la médaille. C'est à raison que Mahamt Hassan oppose au sociogramme français (pays d'abondance, de beauté...) la description d'un espace clos en plein centre ville de Paris où des sans domiciles fixes vivent dans des conditions déplorables. Il [4] ne manque pas d'exprimer sa surprise : « *Je n'aurais jamais pu imaginer qu'à Paris, ville mythique de beauté et d'abondance, il puisse y avoir des endroits aussi détestables* » (p.103). L'auteur d'*Un Tchadien à l'aventure* [4] révèle ainsi un espace dans lequel l'inégalité sociale est de mise :

Il n'y a aucune ressemblance entre les autres Parisiens et ceux du Centre Nicolas Flamel. Ceux-ci sont sales, crasseux et fatigués alors que les autres sont propres, élégants et vifs. Mes camarades d'infortune me paraissent tous débiles. Ce sont les damnés de l'industrialisation (p.104).

Au-delà de l'inégalité sociale, se lit dans cette citation les violations des droits humains occasionnant ainsi l'exploitation de l'homme par l'homme. De même, après un tableau somptueux de l'espace parisien, N'Gangbet Kosnaye apprendra à ses dépens et finira par comprendre combien sont les contraintes de cet espace. Sa verve laudative change de nature et l'espace parisien devient pour lui le lieu de prise de conscience et du militantisme. Ahmed Kotoko quant à lui s'indigne de l'esprit capitaliste qui se moque de l'hospitalité. Grande sera son stupéfaction lorsque, au terme de son séjour, son hôte le somme de régler la facture des dépenses engagées pour son accueil [5]:

Tout cela est bien beau et bien gai mais, à la fin du mois, Mme Doyen m'a présenté une facture sur laquelle j'ai lu : théâtre=800F ; cinéma=250 ; repas ; téléphone, linge lavé...etc., etc. Quelle surprise ! Je croyais être toujours en Afrique où l'hospitalité est gratuite. J'avais été d'accord pour sortir au cinéma et autres parce que je croyais que Mme Doyen nous invitait et pouvait payer sans arrière-pensée ! (p.92).

Tout compte fait, l'espace français donne lieu à des évaluations variables en fonction des expériences de chaque autobiographe. Vu d'un ensemble, la ville lumière se révèle métonymiquement paradoxale lorsque à l'opposé se dévoile le Paris des sans-abris, de la promiscuité ou encore un Paris capitaliste dans lequel l'égo est de mise. Mais avant d'atteindre l'Europe, les autobiographes ont tout d'abord arpenté les longs chemins de la terre africaine où de partout ils ont promené le regard évaluateur.

Les faits « marquants » qu'ils évoquent occupent l'arrière-plan de leurs récits à travers lesquels, les commentaires des faits, la description des lieux et des mentalités par l'entremise du "je" laissent dans l'ombre beaucoup d'autres choses en ne livrant que l'essentiel. Malgré la volonté d'objectiver par le recours à une vision extérieure, l'écriture trahit quand même la pensée, et le parti pris de l'autobiographe devient ostensible à travers la structure de son récit. Pour tenter de cerner l'homogénéité de l'Afrique à travers les pays parcourus, ces autobiographes s'adonnent à des comparaisons. C'est ainsi que dans *Le destin de Hamai*, Ahmed Kotoko établit une comparaison entre le Nigéria et son Tchad natal. Dans *Loin de moi-même*, Zakaria Fadoul compare le Congo au Sénégal alors que N'Gangbet Kosnaye dans *Tribulations d'un jeune Tchadien* parle du mode de vie du peuple massa du Cameroun et du Tchad. Chez Mahamat Hassan, l'aventure offre une large possibilité de comparaison entre tous les pays traversés. Dans tous les cas, les scènes qui prêtent à comparaison émanent d'une subjectivité qui atteste de la préférence ou de l'idéologie de chaque narrateur.

Par exemple, dans leurs traversées des pays africains, ces autobiographes sont très souvent attirés par l'aspect religieux qu'ils ne manquent d'évaluer. C'est ainsi que N'Gangbet Kosnaye, parle du Congo protestant qu'il trouve moins contraignant : pas d'interdiction de la danse et bien d'autres détails, ce qui, selon lui, n'est pas vrai du Tchad protestant qui se révèle moins libéral, et donc, assez contraignant avec ses interdits multiples. De son côté, Zakaria Fadoul quant à lui donne à voir le tableau d'un Sénégal dont la pratique de l'islam franchit le seuil de l'université pour donner lieu à des associations musulmanes. Cela va sans compter les attitudes fanatiques qu'il rapporte sous forme de jugement. En effet, du tout grand Sénégal, Zakaria Fadoul ne nous donne à voir que sa dimension musulmane. Le monde musulman africain est aussi au centre des souvenirs de Mahamat Hassan. Mais contrairement à Zakaria Fadoul et N'Gangbet Kosnaye, il se place en observateur et présente plutôt les rapports que l'espace entretient avec une idéologie. De là, la question religieuse qui se dégage de son regard, caractérise négativement l'espace évalué. Ainsi, il pose la religion comme source des conflits, de haine et bien d'autres problèmes. Dès son entrée au Nigéria, le narrateur de *Un Tchadien à l'aventure* prend à témoin le lecteur en évoquant le phénomène des enfants mendiants issus des écoles coraniques. De même, pendant son séjour en Côte d'Ivoire, il ne perd pas du regard la question religieuse. Ainsi, il nous promène dans un univers où les pratiques de l'islam sont diversifiées et se développent dans un climat à tempérament conflictuel. Le narrateur adopte toujours une position neutre malgré son appartenance religieuse (musulman). Il se contente de présenter l'état des choses.

En dehors de l'aspect religieux qui caractérise les espaces migratoires de ces autobiographes, d'autres faits coexistent et renforcent l'image qu'en donne le migrant errant. Toujours est-il que ces réalités ne sont pas des vérités générales qui doivent fixer définitivement l'image de ces pays. Ces vécus quotidiens d'une époque se trouvent morcelés parce qu'orientés et canonisés par des normes qui régissent les mémoires dans leur sélection des événements devant constituer le récit.

Au-delà du religieux, Mahamat Hassan décrit le système éducatif de l'Afrique de l'Ouest qui cède le pas à des activités lucratives sans considération de l'aspect professionnel. A propos des écoles qui poussent comme des champions sans cadres viables, parmi ceux qui en créent, [4] « *Rares sont ceux qui en créent sans caresser l'idée d'enrichissement* » (p.28). En posant un regard sur l'Afrique des années 1950, N'Gangbet Kosnaye brosse le tableau de la colonisation qui, en cette période, constitue le référentiel du continent africain. L'image qui découle de ce regard est celle d'une Afrique ayant subi les abus du colonialisme. En effet, il donne à voir ainsi un espace où tout est permis pour les Blancs. Il relate de ce fait, le vécu des femmes de la période coloniale qui servaient d'objet sexuel pour les Blancs qui les abandonnaient à la fin de leurs séjours en Afrique. C'est le cas de Halimé, cette négresse livrée au commandant du cercle dès l'âge de 14 ans. C'est dans un accent pathétique qu'elle se confie à Kosnaye [7] :

Il y a tellement d'étrangers qui abandonnent nos sœurs avec des enfants sur les bras. Le commandant, qui est actuellement avec moi, va m'abandonner quand il partira en France, peut-être même avec un enfant. Et dire qu'il m'a dotée quand je n'avais que 14 ans ! (p.124).

De son côté, Zakaria Fadoul y ajoute au religieux le tableau sombre du chômage des jeunes diplômés au Cameroun. Cette réalité, il la découvre lorsqu'il se rend, le 3 septembre, au Bureau Provincial de la main d'œuvre de Yaoundé, dans le but de chercher un emploi pour subvenir à ses besoins [2] :

Il y avait là tout un monde de chômeurs. Des jeunes actifs remplissaient le bureau, chacun se demandant de quel côté la Providence serait un jour bénéfique. Je me mêle à eux. Mais ce Bureau n'a pas d'emplois et il faut attendre des jours pour que l'on fasse une offre pour un cuisinier ou pour un menuisier ! (p.109)

Dans *Les ombres de Koh*, Antoine Bangui évoque l'éternelle faim, objet de hantise qui fait rage en République centrafricaine. Il présente les Bayas de Bossangoa qui, dépourvus de nourriture sont amenés à manger les graines de coton, ce qui les entrainera vers une mort massive [11]:

Comme ils avaient faim, les Bayas de Bossangoa consommèrent les graines de cotons que la compagnie « Cotonaf » leur restituait pour les prochains semis. Beaucoup en moururent. (p.153)

Retenons que dans leurs évaluations des pays d'Afrique, les autobiographes tchadiens ont tous mis l'accent sur la question religieuse. En sus du religieux, Mahamat Hassan a abordé la question de l'éducation en Côte d'Ivoire. N'Gangbet Kosnaye aborde la problématique de la colonisation dans cet espace en évoquant ses abus, et particulièrement les abus dont les femmes sont victimes. Zakaria Fadoul quant à lui exhibe le vécu de l'espace camerounais à travers lequel se dégage une image sombre et négative. L'Afrique affamée n'a pas échappé à l'œil de Bangui.

Au final, qu'il s'agisse de l'espace européen ou africain, les évaluations qu'ils ont faites de ces espaces relèvent de la subjectivité dans la mesure où chaque autobiographe n'est intéressé que par les spectacles relevant de ses goûts. C'est ce qui justifie la disparité, voire le contraste dans la perception des images.

4 LE MOI ET LES EMBÛCHES DES CHEMINS

Dans leur course effrénée pour la quête du bien-être, ces Tchadiens vont se heurter à des anicroches majeures. Le processus d'accomplissement d'un voyage implique toujours la considération des éventuels dangers. Ainsi, loin de la terre natale, ces voyageurs se trouvent exposés à des maladies, au manque du logement, à la faim. Au-delà des difficultés inhérentes aux types d'accueil qui leurs sont réservés, ces autobiographes mettent l'accent sur les difficultés financières et routières qui entraînent des chocs psychologiques affectant ainsi le moral de l'aventurier.

En effet, le manque des moyens financiers instaure l'angoisse chez le voyageur. C'est ainsi que dans *Le destin de Hamai*, Ahmed Kotoko se rappelle de l'entame difficile de son premier voyage vers le Nigeria. À l'aéroport, il a failli avoir ses bagages abandonnés faute d'argent pour payer un excédent de 20 kilogrammes [5] : « *On me demande de payer. Je ne sais quoi faire, car il ne me reste plus d'argent en poche.* » (p.85). Le manque d'argent entraîne donc à l'incertitude et présuppose l'échec. Pris dans le tourment du manque des moyens financiers, le personnage de *La main sur le cœur* s'empresse de chercher une bourse : « *Je réglais mes frais de scolarité et comme j'étais très « serrée » sur le plan financier, j'ai décidé une nouvelle fois de demander une bourse.* » (LMSC, p.53). Dans *Loin de moi-même*, Zakaria Fadoul [2] mise sur l'économie en simplifiant ses habitudes alimentaires :

Pour économiser, je ne prends pas de petit déjeuner car j'ai tout juste assez d'argent pour vivre quelques jours et cela ne me paraît pas logique de prendre deux petits déjeuners... (p.107).

La même stratégie est adoptée par N'Gangbet Kosnaye afin de pouvoir subsister avec une maigre bourse. Dans ce projet d'économie, le personnage de *Un Tchadien à l'aventure* [4] n'en demeure pas moins vigilant :

Nous préparons nos repas dans nos chambres, sur des petits réchauds. C'est plus économique que de manger au restaurant et d'ailleurs nos bourses ne nous permettent pas ce luxe. (p.88).

Il faut noter que pour ces Tchadiens dont l'aboutissement des projets de départ sonne comme un impératif, le défaut d'argent laisse planer l'ombre du doute, instaure la crainte et la peur de l'avenir. C'est à juste titre que Mahamat Hassan s'adonne à un monologue dans lequel on peut lire ses inquiétudes [4] : « *Sans bourse, il m'est impossible d'entreprendre des études quelconques. Mes modestes économies ne peuvent pas m'entretenir plus de six mois.* » (p.57).

Aussi, pour témoigner de la nécessité de leur engagement, ces autobiographes ne croisent pas les bras. De tout temps, ils développent des stratégies pour pallier au manque d'argent. À l'occasion, la solidarité entre des âmes étrangères liées par un destin, un sort, est d'une importance capitale comme le montre Mahamat Hassan [4] à propos des étudiants en Syrie :

La plupart des étudiants étrangers, et parfois même les Syriens, adoptent ce système d'entraide pour se loger. Les bourses d'étude allouées par le gouvernement syrien étant très modestes et l'accès à la cité universitaire extrêmement difficile, c'est la seule solution pour se loger décentement à Damas. (p.64).

Dans le cas des immigrés légaux comme celui de N'Gangbet Kosnaye, le défaut des moyens financiers, occasionné par la suspension de la bourse, pousse les étudiants à la révolte. Rappelons que le voyage de N'Gangbet Kosnaye en France émane d'une décision du gouvernement tchadien qui, de tradition, envoie des jeunes à l'extérieur pour parfaire leurs formations. La bourse suspendue, N'Gangbet Kosnaye [7] et ses compatriotes forment un front commun pour s'attaquer au gouvernement :

Les difficultés éprouvées par les victimes de cette mesure arbitraire des autorités de Fort-Lamy vont en s'aggravant. Comment résoudre ce problème ? Une assemblée générale extraordinaire de l'AETF se réunit. Un seul point est à l'ordre de jour. « Problèmes posés aux patriotes par les mesures impopulaires du gouvernement antinational de Fort-Lamy supprimant leurs bourses, et solution à envisager. (p.149)

Mais dans ces récits d'hommes dévoués à réussir à tout pris, la migration cède le pas à l'errance les amenant ainsi à évoquer les dures épreuves de la traversée.

En effet, au-delà des difficultés financières, les narrateurs évoquent l'endurance dont ils ont fait montre pendant les trajets de leurs voyages. En relatant ces difficultés routières, l'accent est mis sur l'ennui du voyage qui naît de la solitude et de la longueur des chemins à parcourir. Dans *Le destin de Hamai*, Ahmed Kotoko [5] se souvient de la peur bleue qui l'a animé durant tout le voyage en partance pour la France. En effet, n'ayant jamais voyagé en avion auparavant, il inspire la crainte de la mort :

Je regarde mais je ne peux pas manger, ayant toujours l'esprit à penser que l'avion va tomber et qu'il y aura rien à faire, je devrai mourir. (p.88).

Cette peur de la mort éventuelle l'amène à invoquer Dieu en perpétuel lorsque les secousses se créent dans l'avion [5] :

J'ai eu peur, croyant que l'avion a une panne ! J'ai aussitôt crié : « Ya Mahamat » (Oh ! mon prophète Mahamat (p.87).

De même, dans *Tribulations d'un jeune Tchadien*, le narrateur nous rapporte l'itinéraire du voyage de Gago de Doba à Lai ; lequel fut harassant parce que très long et mal conditionné. L'on note à cet égard le silence des voyageurs qui atteste de l'angoisse qui peut naître du voyage [7]:

Le voyage a l'air de s'éterniser, car celui de Holo à Doba paraissait plus court et moins harassant. A certains endroits bordés de hauts arbres, les passagers s'inclinent ou se penchent pour éviter les branches qui se penchent sur la route. Le conducteur ne se soucie guère de ce qui peut arriver à ses passagers perchés là-haut. [...] En effet, les autres voyageurs, pour des raisons que nul ne connaît, se taisent depuis le départ de Doba. Ont-ils peur que le camion fasse des tonneaux ? Mystère... (p.44)

Tout porte à croire, dans le cas d'espèce que le voyage est assimilable à un mystère, car il est un déplacement auquel le voyageur s'adonne sans garantie probable. De ce fait, l'acte de voyager se lit comme une prémisse à des nombreuses difficultés. C'est pourquoi, pour retracer les souvenirs marquants de leur personnalité, tous ces autobiographes font preuve d'une volonté manifeste de partager avec les lecteurs les moments difficiles inhérents à leurs pérégrinations. C'est ainsi que les témoignages sur les difficultés routières essuyées durant leurs multiples périple sont très manifestes et donnent libre cour aux lecteurs de pénétrer la sensibilité de l'autobiographe au point d'appréhender ses préoccupations psychologiques émanant du voyage.

De ce fait, les problèmes psychologiques sont, dans ce contexte, intimement liés à la séparation d'avec le milieu d'origine et se posent comme conséquences des mésaventures dues au manque des moyens financiers ou encore aux multiples difficultés routières. Ainsi, Mahamat Hassan par exemple manifeste un sentiment d'inquiétude face à l'incertitude de la

destination qui demeure inconnue [4]: « *Je commence à m'inquiéter sérieusement mais il n'est pas question que je fasse demi-tour* » (p.66)

Au-delà de l'inquiétude et de la peur qui coexistent avec l'envie de partir, le choc psychologique apparent est la nostalgie qui émane de la solitude lorsque le sujet se trouve seul, dans un ailleurs lointain et livré à lui-même [7] : « *Abandonné à moi-même je m'ennui. Oumar, mon ami n'est pas là pour me tenir compagnie. Pour l'heure, je ne connais personne* » (p.47), souligne ainsi Gago pour exprimer le remords pour les siens laissés derrière, au village.

Du reste, il faut signaler que Zakaria Fadoul [2] est un personnage d'une émotion faible. Durant ses années d'errance, il n'a cessé de faire preuve d'une personne traumatisée. Il s'en rend bien compte et trouve curieux cet état d'esprit qui amène les autres à le qualifier de fou :

Ce qui est curieux chez moi, c'est que je m'identifie à tout ce qui souffre. Ainsi sur le port, quand je vis un poisson que des pêcheurs avaient jeté hors de la mer faire des bonds avant de succomber, je ne pus retenir mes larmes. (p.74)

En effet, l'éloignement, l'errance avec leur corolaire de frustration dus aux difficultés d'adaptation, l'ont poussé à sombrer dans la dépression, voire la paranoïa [2] :

Il n'y avait pas seulement en moi ce sens du religieux, je me sentais traqué et je ne savais pas qui me traquait. Je me sentais espionné et je ne connaissais aucun espion. Je sentais tous les yeux sur moi mais pourquoi tout le monde se tournait-il pour me regarder ? (p.84).

Ce déséquilibre, est dû à l'éloignement ainsi que les conséquences du contact brutal avec l'extérieur [2]: « *De dépaysement en dépaysement, je me sentais mal à l'aise.* » (p.69).

Mahamat Hassan de même tombe dans cet état d'esprit durant son premier séjour à Paris, lorsqu'il était assailli par un flot de difficultés : le manque de travail, les licenciements inopinés, les longues marches interminables à travers la ville, le poussent au bord de la dépression. Dans *Un Tchadien à l'aventure*, les problèmes psychologiques se mesurent aussi à l'aune de la déception et de l'humiliation que subit le personnage immigré durant ses séjours d'errance [4]: « *Ce que je craignais est arrivé. Déçu et humilié, je ne vais pas à la police ! je préfère rentrer chez moi.* » (p.77). Mais ils prennent aussi ancrage dans l'inhumaine condition de vie à laquelle fait face l'immigré, contraint à surmonter le moral et l'accepter tel quel. Mahamat Hassan souligne de fait l'insalubrité des lieux dans lesquels il est amené à dormir malgré l'opposition de sa conscience [4] :

Je passe cinq nuits au Centre Nicolas Flamel, cinq nuits de cauchemar. Je m'inquiète chaque soir à l'approche de la nuit. Faut-il encore passer une nuit là-bas ? Chaque jour nouveau est une délivrance et je quitte précipitamment les lieux dès l'aube. (p.104).

Le cauchemar que vit l'immigré errant, c'est aussi la prise de conscience de la misère humaine et le difficile exercice pour parvenir à l'admettre. C'est également la perte de la personnalité, de la prétendue « pureté humaine » lorsqu'on est contraint, comme Zakaria Fadoul à dormir à même le sol, à la cuisine ou encore lorsqu'on est amené comme Mahamat Hassan à faire sa sieste sur des nattes crasseuses, à se mêler aux gens qu'on ne connaît pas. Mais quand la migration se fonde sur l'espoir, on finit toujours par s'habituer, s'adapter à tout, dompter les problèmes. Le personnage de *Un Tchadien à l'aventure* n'a pas manqué de témoigner de cette expérience qui affecte la conscience [4] :

Les nattes de prière sont devenues crasseuses par endroits. C'est là que j'étais domicile. Au début je suis profondément gêné de dormir à côté de gens que je ne connais pas, mais je m'habitue avec le temps. » (p.32).

Ces impérieuses expériences, notons-le, ont aussi permis une prise de conscience de soi. En effet, lorsque le migrant-errant réussit à sauver son psychisme, lorsqu'il parvient à le préserver contre la tourmente de l'aventure qui le déchire en lambeaux, il peut prendre du recul et se regarder en face. Zakaria Fadoul expérimente l'errance physique et l'errance psychologique en même temps, et tente de prendre du recul afin de réfléchir pour retrouver le « bon sens » [2] :

Je baisse la tête. Je me contiens. Je me mets à réfléchir. Quand j'étais à Yaoundé, j'ai écrit à Paris et au Tchad pour dire à mes amis que je me trouvais au Cameroun et leur demander de m'écrire et voilà que brusquement j'ai changé d'avis, franchi des frontières, je me suis dirigé vers le Gabon pour y rester peut-être des années ! Ne vais-je pas ainsi confirmer l'idée de la folie par mes instabilités ? (p.120)

En dépit de toutes les difficultés rencontrées, ces voyageurs animés par l'euphorie d'une réussite obligatoire ont compensé le mal par des acquisitions. C'est ainsi que après un long séjour en France marqué par des travaux parlementaires interminables, Ahmed Kotoko témoigne de la satisfaction du devoir accompli. Après plusieurs années d'errance, Mahamat Hassan décroche une licence en droit privé à Damas puis un Diplôme d'études approfondies en criminologie à l'université de

Paris II. Ngangbet Kosnaye bénéficie de diverses formations (au Congo et en France) qui feront de lui fonctionnaire sous le règne de Tombalbaye. Hinda Deby quant à elle ponctue ses aventures par l'obtention du Diplôme de Technicien du Supérieur en Finances et Banque à l'Institut d'Administration des Etudes Commerciales de Togo. Seul Zakaria Fadoul n'a connu que l'échec durant toutes les années d'errance pendant lesquelles il a vainement sillonné des universités. Au terme de leur aventure teintée de vicissitudes, les narrateurs ont tous pris conscience de la terre natale et ont décidé d'amorcer le retour dans l'espoir de porter aux bénéficiaires de leur pays les multiples expériences.

5 LE MOI ET LA RÉINSERTION SOCIALE

Après plusieurs années de séjour à l'étranger où ils ont connu la souffrance, l'humiliation, les autobiographes tchadiens témoignent d'un amour manifeste pour la patrie en plaçant ainsi leur migration sous le signe du mouvement aller-retour. En effet, après une quête plus ou moins accomplie, ils vont amorcer le retour au pays natal dans l'espoir de faire valoir leurs expériences. La problématique de la réinsertion sociale devient de ce fait manifeste dans l'évocation des souvenirs de ces autobiographes. C'est ainsi qu'après un parcours couronné par l'obtention des diplômes renforcés par un stage Hinda Déby amorce le retour [3] : « *Je fus de retour au Tchad en juillet 2003.* » (p.49). De même, en plaçant le sous-titre « *Retour au pays natal* », N'Gangbet Kosnaye consacre le récit à l'histoire de son retour après l'étape de la France. On lit la même inspiration titrologique chez Zakaria Fadoul lorsqu'il donne à voir le tableau de son retour qui marque la pause de son errance qui va du Congo au Sénégal. Cela est vrai d'Ahmed Kotoko qui donne à lire à travers le sous-titre « *Retour au Tchad* » l'étape finale de ses travaux parlementaires en France.

Ainsi, ces retours motivés par la nature de leur finalité des quêtes (échecs ou réussites) reposent sur des projets variables pour le pays natal. Dans *La main sur le cœur*, le retour de Hinda Déby est motivé par le rêve d'entrer à la fonction publique. Dans *Tribulations d'un jeune Tchadien*, N'Gangbet Kosnaye entend mettre en pratique les connaissances acquises au profit de son pays. De même, c'est en un étudiant appliqué que Mahamat Hassan rentre au pays pour embrasser la magistrature dans l'espoir de conjurer le sort de son pays « en proie à la discorde civile ». Aussi, c'est en un parlementaire accompli et confirmé que Kotoko rentre triomphalement au pays natal. Seul Zakaria Fadoul amorce un retour dont le but est de retrouver « l'ataraxie de l'âme » perdue durant le séjour d'errance. Tous ont bâti le rêve d'un retour salutaire fondé sur des ambitions favorables au bien être de leurs sociétés. Cependant, en dehors d'Ahmed Kotoko et de Mahamat Hassan, les autres autobiographes vont se heurter à la transmutation de la terre natale rendant ainsi leur réinsertion difficile et faisant d'eux des prototypes d'échec.

En effet, après avoir émis le vœu de prendre les rênes de la magistrature, le narrateur de *Un Tchadien à l'aventure* fait une ellipse sur le récit de retour. Dans *Le destin de Hamaj*, Ahmed Kotoko parle d'un retour triomphal qui fait de lui une icône dans sa société [5] :

Pendant plusieurs semaines je prépare mon retour à Fort-Lamy [...] A Fort-Lamy, quelque chose d'extraordinaire nous attend : le terrain est envahi de monde ! On croirait que c'est le gouverneur lui-même qui arrive à Fort-Lamy ! Des danses de toutes sortes nous accueillent ! Je suis porté en triomphe. » (pp.99-100).

Contrairement à eux, Hinda Deby, Ngangbet Kosnaye et Zakaria Fadoul connaîtrons une réinsertion difficile. Ainsi, avant que tout ne bascule pour qu'elle devienne épouse du Président de la république du Tchad, Monsieur Idriss Déby Itno et par ailleurs première dame, Hinda Déby retrace les difficultés inhérentes à l'accès aux emplois. C'est ainsi que toutes ses tentatives pour mettre en application ses « connaissances » vont se solder par un échec [3]:

J'espérais pouvoir intégrer la fonction publique. Le ministère de la santé recherchait à cette époque un chef comptable. J'avais des qualifications adéquates pour ce poste, mais j'essuyai un nouveau refus. (p.50).

Notons au passage que si l'entrée à la fonction publique est un fait aléatoire chez Ahmed Kotoko, Antoine Bangui, N'Gangbet Kosnaye et Zakaria Fadoul, à l'époque de Hinda Déby sous le règne d'Idriss Deby, la fonction publique est une chasse gardée qui se moque des qualifications. Il ne suffit plus simplement d'avoir des connaissances mais bien plus, il faut avoir un carnet d'adresses. Pour preuve, la fonction publique dont l'accès était quasiment impossible pour Hinda Déby, devient au final un choix parmi moult possibilités lorsqu'elle avait rencontré le Président Deby en France [3] : « *Le Président gentiment m'a posé une question. Il évoque une intégration à la fonction publique* » (p.59).

Dans *Tribulations d'un jeune Tchadien*, N'Gangbet Kosnaye vivra le cauchemar après son retour. En effet, pour avoir été leader des étudiants africains en France, animé par les idéaux du militantisme, il deviendra l'ennemi juré du père fondateur de la première république tchadienne en l'occurrence Ngarta Tombalbaye. Ainsi, dès leur retour, N'Gangbet Kosnaye et ses amis Sazi et Docteur vont, au quotidien, vilipender tour à tour les autorités nationales en adressant à leur égard des véritables réquisitoires. Ils vont à cet effet, mettre en place des astuces pour [5] « *exposer publiquement les maux dont souffrent notre pays.* » (p.159). Dans cette adversité, l'euphorie d'un retour salutaire de N'Gangbet Kosnaye va se heurter à des expériences

métaphoriquement dysphorique. Ainsi, ce n'est non pas dans des projets de société que se perdront les rêves de Kosnaye mais plutôt dans une cellule minuscule qu'ils iront s'éteindre dans les putréfactions de la chair humaine bafouée par les geôliers. Le sous-titre de son récit trouve ici toute sa symbolique : « *De l'école coloniale à la prison de l'indépendance* ». Ce paradoxe titrologique donne à voir l'ambiguïté et les désenchantements des soleils des indépendances qui font regretter le temps de la colonisation. Le retour de N'Gangbet Kosnaye témoigne de l'enfer du devoir dont sont victimes tous ceux de sa génération qui ont nourri, à leur risque, les idéaux de la démocratie, du droit de l'homme et des libertés fondamentales. Et, les dernières pages du récit de Kosnaye sur le retour au pays natal laissent un arrière goût amer qui sent le désespoir qui alimente le rang d'une élite tchadienne qui ploie sous la dictature des indépendances.

Dans ce « Tchad déjà mal parti »¹ où tous les citoyens font un repli identitaire calqué sur l'ethnicité, le clanisme, Zakaria Fadoul détaché de la chaleur familiale va se heurter aux dures réalités de l'ailleurs qui l'influenceront négativement et ne lui permettront pas une réinsertion aisée. La terre d'origine pour lui paraît, de ce fait, moins différente de l'ailleurs, révélant ainsi les illusions d'un retour salutaire [2] :

Un oncle ou un ami – car nous vivions parfois entre oncles et neveux, parfois simplement entre ami – ayant peut-être eu vent de cet état de chose, vint ; il s'arrêta auprès de moi et s'emporta. Je trouvais ses qualificatifs hors mesure mais je me contins parfaitement et lui serrai la main. » (p.88).

Ainsi, ces autobiographes dont le retour marqué par une réinsertion sociale impossible passent pour des albatros à cause de leurs perceptions du monde et surtout de leurs désirs de vouloir apporter un changement à cette terre natale qui a toujours respiré la pauvreté, la souffrance, la faim, l'injustice, les conflits et les guerres fratricides. Malgré les beaux parcours couronnés par des succès sans pareils, Ahmed Kotoko, Antoine Bangui et Zakaria Fadoul paraîtront aux yeux des gouvernements respectifs comme la honte nationale. Ils vont connaître à cet effet des chocs psychologique (Zakaria Fadoul), feront la prison (Bangui et Kosnaye), seront expulsés du territoire (Kotoko)². Et pourtant, dès l'entame de leurs aventures, tous avaient cru à un futur radieux dont les pièces du puzzle se trouvaient sur le chemin de l'ailleurs. Malheureusement, après tant de rêves nourris, ils se sont confrontés à « l'ingratitude » de la terre natale. C'est sans doute cet arrière goût qui aura permis, avec le recul du temps, cette réminiscence amer qui a occasionnée des créations littéraires dans lesquelles la fêlure de l'âme à travers l'expression des crises sociales est de mise.

6 CONCLUSION

Cette analyse nous a permis de démontrer que les expériences migratoires occupent l'avant plan de la production autobiographique chez les auteurs tchadiens. Ceux-ci ont eu à évoquer les raisons ayant motivé leur migration et ont eu à porter des regards évaluateurs sur les espaces parcourus à l'aune des références culturelles qui sont les leurs. Après avoir montré que la quête de l'ailleurs est faite des vicissitudes, ces autobiographes ont évoqué la nécessité d'un retour au pays natal. Cette étude nous aura ainsi permis de proposer une nouvelle lecture de la thématique de la migration en nous appuyant sur le Tchad qu'est un pays exceptionnel dont le champ littéraire est dominé par les œuvres autobiographiques.

¹ Bichara Idriss Hagar publié en 2007 aux éditions L'Harmattan, un ouvrage intitulé « *François Tombalbaye, déjà le Tchad était mal parti* » dans lequel il décrit l'instabilité politique, la mauvaise gouvernance, la corruption, la prolifération des mouvements armés, lutte interminables pour le pouvoir, etc qu'il situe l'origine à la naissance de la première république tchadienne conduite par François Tombalbaye. Cet ouvrage qui intègre les préoccupations évoquées par les auteurs de notre corpus est préfacé par Antoine Bangui dont le texte intitulé Prisonnier de Tombalbaye fait partie de notre corpus.

² Ambroise Kom explique amplement ce phénomène dans son article paru en 2002 dans la revue *Mots Pluriels*. En effet, estime que « *Si les retours sont aussi douloureux que l'expérience nous le révèle, c'est bien sûr à cause des régimes postcoloniaux et de leurs avatars, mais aussi, il faut l'avouer, du fait des sociétés africaines qui n'acceptent pas nécessairement le genre de mutations auxquelles les séjours en [pays étrangers] soumettent leurs progénitures. Nous avons donc affaire à une espèce de lutte hégémonique entre ethnocentrismes concurrents.* »

REFERENCES

- [1] BOURDETTE-DONON, Marcel, La Tentation autobiographique ou la genèse de la littérature tchadienne, Paris, L'Harmattan, 2002.
- [2] KHIDIR, Zakaria Fadoul, Loin de moi-même, Paris, L'Harmattan, 1989.
- [3] DEBY ITNO, Hinda, La main sur le cœur, Paris, Les éditions continentales, 2008.
- [4] ABAKAR, Mahamat Hassan, Un Tchadien à l'aventure, Paris, L'Harmattan, 1992.
- [5] KOTOKO, Ahmed, Le destin de Hamaï ou le long chemin vers l'indépendance du Tchad, Paris, L'Harmattan, 1989.
- [6] CINTRA, Iva et al, Le récit de voyage, Bruxelles, Hatier, 1997.
- [7] N'GANGBET KOSNAYE, Michel : Tribulations d'un jeune Tchadien, de l'école coloniale à la prison de l'indépendance, Paris, L'Harmattan, 1993.
- [8] SARTRE, Jean Paul, Qu'est-ce que la littérature ?, Paris, Éditions Gallimard, 1948.
- [9] PAGEAUX, Daniel-Henri, La littérature générale et comparée, Paris, Armand Colin, 1994.
- [10] HAMON Philippe, Texte et idéologie, Paris, QUADRIGE, 1997.
- [11] BANGUI, Antoine, Les Ombres des Kôh, Monde noir, Poche, Ed. Hatier, Paris 1980.